

issements.) Je répéterai mes assertions dans l'association ; et par voie de circulaires et de communications officielles nous ferons connaître ces faits en Angleterre.

« M. O'Connell revient sur les meetings-monstres qui ont eu lieu, et qui ont dû prouver à l'Angleterre que les Irlandais étaient en état de se gouverner eux-mêmes. Il rappelle les mesures prises par l'autorité lors de la réunion projetée de Clontarf : des meurtrières avaient été ouvertes dans les murs des casernes. Honte sur le duc de Wellington ! L'armée anglaise n'avait pas besoin de recourir à de tels moyens pour sa défense. (Écoutez !) Peut-on envoyer le Rhadamante avec deux ou trois régiments à Waterford pour répéter une émeute ; et les soldats stupéfaits trouvaient une population qui sortait toute édiflée et toute recueillie de la grand'messe. Étrange émeute !

Rhadamanthus habet durissima regna, — casti. ut de'is, cogitque fateri (on rit.) Est venu ensuite la prison : nous en sommes sortis comme nous y sommes entrés. Certains personnages de rang et de talent m'avaient promis de faire pour nous une démonstration, et volontiers je leur cétais le pas auquel leur position sociale leur donnait des titres. Ils n'en ont rien fait. Pauvres oiseaux sans plumes, ils n'ont pas su prendre leur vol : et maintenant, je ne puis plus avoir confiance en leur promesse. Aussi, revenue de cette illusion, je n'ai plus qu'un désir, rétablir l'indépendance nationale et ne travailler à rien autre chose qu'à un rétablissement du parlement irlandais dans Collège-Green. (Bruyants applaudissements.)

« Je vous ai longtemps retenus (crie de non ! non ! continuez ;) il est inutile de dire non ! non ! la pendule est là ! Je n'ai plus que quelques mots à vous dire : D'après le cours de la nature, ma vie ne peut plus être longue la foule déjà jannée ne tardera pas à tomber. (Cris de non ! non !) Oui, mes jours sont comptés, je le sens ; mais quel qu'en soit le terme, d'ici au moment où la tombe me réclamera, je ne laisserai passer ni une semaine, ni un jour, ni une heure sans m'occuper du soin d'assurer le bien-être et l'indépendance de l'Irlande. (Acclamations.) Peu m'importe les mécomptes et les trahisons que je rencontrerai sur mon passage, je poursuivrai mon œuvre. (Applaudissements prolongés.) Voulez-vous y travailler avec moi ? (Cris de oui, oui.) Oui, je le sais bien ; le peuple fidèle, religieux et moral d'Irlande est avec moi ! Et lors même que nous ne réussirons pas, ne serait-il pas doux et glorieux d'avoir lutté pour la patrie ? Sent-il le frisson de bonheur et d'orgueil qui court dans nos veines, le froid égoïste qui s'éloigne de la cause de son pays en calculant de quel côté se trouve le profit ? S'il existe un misérable de cette espèce, qu'il vienne sentir les pulsations de ce cœur qui ne bat que pour la vieille Irlande, et qu'il juge de la chaleur que l'inspiration patriotique peut seule communiquer au sang ! (Acclamations.)

« L'indépendance de l'Irlande, voilà mon devoir et mon bonheur ! A la vie de cette terre si fertile, la plus belle de toute l'Europe, de cet Etat plus peuplé que seize autres Etats et plus puissant presque tous, parce qu'une formidable énergie s'y concentre dans un petit espace, je me dis qu'il est impossible que des jours de prospérité ne soient point réservés à un pareil pays. Oui ! ces jours approchent ! l'étoile du matin de l'indépendance a déjà brillé. Bientôt luira à l'horizon le soleil de la liberté qui fécondera de sa lumière et de sa chaleur le sein de notre Irlande. »

L'orateur se rassied au milieu d'acclamations qui se prolongent pendant plusieurs minutes.

Il se lève bien ô de nouveau pour proposer la santé du président, se descendant de Brian Borombe.

Le président, à son tour, propose la santé « des martyrs », et l'assemblée se sépare.

ESPAGNE.

— On sait que D. Carlos et sa famille ont été exclus par une loi de la succession à la couronne d'Espagne. La commission chargée d'examiner le projet de réforme dans le Congrès, a inséré, à l'article concernant le mariage du Roi, une exclusion formelle contre les personnes frappées par cette loi. Le mariage de la jeune reine avec le prince des Asturies ne pourrait désormais avoir lieu qu'après le retrait de la loi qui bannit la famille de D. Carlos.

— Tous les journaux répètent une correspondance du *Mémorial bordelais* ainsi conçue :

« On nous écrit de Madrid, le 10 novembre :

« Le mariage de la jeune Is. belle fille du comte de Trapani, frère du roi de Naples, né le 13 août 1827, doit être célébré dans le mois de mai prochain à Valence, où les époux se réuniront. Le pape a déjà accordé les dispenses nécessaires.

« On croit que cette alliance, après la réforme monarchique de la Constitution et le Concordat apostolique avec la cour de Rome, entraînera la reconnaissance, de la part de l'Autriche et du Pape, de la dynastie de la fille de Ferdinand VII.

« Dans le cas où le comte de Trapani prendrait le titre de roi, d'après les conventions passées entre la cour de Madrid et celle des Deux-Ciçiles, et qui précéderait les fiançailles, on assure qu'il prendrait le nom de Louis II, et non celui de François-de-Paule.

Le comte de Trapani est élevé à Rome, dans un couvent de Jésuites ; il est venu en Espagne, à la fin de 1829, avec sa sœur la reine Christine, et à Paris en 1830. Il avait alors trois ans à peine. »

Il est à remarquer que le *Moniteur parisien*, feuille dirigée par les inspirations du Ministère, a reproduit hier les passages les plus importants de cette correspondance.

CE QU'UNE MERE PEUT SOUFFRIR.

SUITE.

Vers dix heures, la femme et l'enfant éprouvèrent tous deux comme une sensation secrète. L'un se leva de la pierre, l'autre sortit de la cheminée, et tous deux s'écrièrent ensemble : — Ah ! Jeanneken, voilà ton père ! — Ah ! mère, voilà mon père !

Ils avaient entendu le bruit d'une voiture et voulaient courir à la rencontre de celui qu'ils attendaient ; mais un homme pénétra dans la chambre avant qu'ils eussent atteint la porte.

Pendant que le père secouait encore la neige de ses épaules, Jeanneken avait saisi sa main et le tirait par le bras, comme pour l'introduire plus avant dans la chambre. L'ouvrier avait donné l'autre main à sa femme, et la regardait avec une profonde douleur. Il soupira enfin :

— Femme, nous sommes bien malheureux ! Voilà que je stationne depuis ce matin au chemin de fer avec mon bac-à-moules, et je n'ai rien gagné ! Qu'allons-nous faire ? Tiens, Trees, tu me croiras ou non, mais je voudrais bien être mort.

Sa douleur était d'autant plus cuisante qu'il ne trouvait pas d'expression pour la rendre. Sa tête s'était affaissée sur son épaule, ses yeux se fixaient opiniâtrément sur la terre, et l'on voyait, au mouvement de ses poings, on entendait, au craquement de ses doigts, que les contorsions du désespoir s'emparaient de lui.

La femme, oubliant sa propre douleur et comprenant quelles tortures subissait son mari, l'entoura de ses bras et répondit en sanglotant : — Oh ! Sus, calme-toi, ça ne durera pas toujours ; et puis, est-ce notre faute si nous sommes malheureux ?

— Père, père, s'écria le garçon, j'ai faim ; n'aurai-je pas une beurée ?

Ces paroles provoquèrent une terrible émotion chez le malheureux. Tous ses membres tremblaient, et son regard presque furieux s'élançait sur le petit qui se lamentait ; un instant, il le regarda d'un air fixe et si farouche que le pauvre Jeanneken s'enfuit dans la cheminée en criant, plein d'effroi, à son père : — Oh ! bon père, je ne le ferai plus.

Sans être délivré de sa contention d'esprit et de corps, le pauvre homme s'approcha du lit et regarda avec plus de fixité l'enfant mourant qui tournait encore une fois vers lui ses yeux égarés. — Trees, dit-il, tiens, je ne puis l'endurer. C'est fini, j'étais bien sûr que cela arriverait un jour ! — Qu'est-ce, bon Dieu qu'as-tu ?

Le malheureux, dans le cœur duquel un violent combat s'était livré, parvint à se calmer, et, s'apercevant des angoisses où ses cris avaient plongé sa bonne femme, il la prit par la main et dit avec abattement :

— Trees, ma femme, tu le sais, depuis que nous sommes mariés, j'ai toujours travaillé pour toi et nos enfants. Me faudrait-il, après dix ans de dur travail, aller demander l'aumône ? me faudrait-il aller mendier la sueur de mon front ? Trees, ça m'est impossible, dussions-nous tous mourir de misère. Je rougis rien qu'en y pensant : mendier ! Non, il nous reste encore une chose qui nous fournira de quoi vivre quelque temps. Ça me serre le cœur, femme ; mais je vais fuir vendre notre bac-à-moules sur le Marché du Vendredi. Peut-être trouverai-je de l'ouvrage lorsque ce peu d'argent sera mangé, et alors nous épargnerons pour en acheter un autre. Attendez donc encore une demi-heure et j'apporterai à manger pour tous.

Le bac-à-moules était le seul instrument avec lequel le pauvre ouvrier pouvait gagner sa vie. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit décidé avec tant de peine à le vendre. Sa femme ne s'affligea pas moins que lui de cette triste proposition ; mais, comme son cœur de mère demandait instamment des secours pour ses enfants, elle acquiesça à la résolution de son mari et répondit :

— Oui, va seulement au marché du Vendredi et vends toujours le bac-à-moules, car notre Jeanneken se meurt de faim : moi-même je me soutiens à peine et le pauvre enfant qui râle sur ce grabat..... Oh ! enfant, que n'es-tu déjà un ange au ciel !

Ici recommencèrent ses pleurs. Un mouvement comme ceux qui qu'il avait déjà ressentis s'empara du mari ; ses poings se contractèrent... mais il se contraignit et s'échappa en désespéré.

On entendit bientôt le bruit d'une voiture qui s'éloignait avec rapidité...

Entre autre objets, on voyait sur le marché du Vendredi, vers le Valkenstraat, une charrette à deux roues pareille aux voitures qu'on appelle à Anvers bacs-à-moules, parce qu'elles servent ordinairement à transporter des moules. Près de là, stationnait un homme qui paraissait profondément abattu : les bras croisés sur la poitrine,